



HAL
open science

Le dialecte alsacien : vers l'oubli

Pierre Vogler

► **To cite this version:**

| Pierre Vogler. Le dialecte alsacien : vers l'oubli. 2019. hal-02069471v1

HAL Id: hal-02069471

<https://hal.science/hal-02069471v1>

Preprint submitted on 15 Mar 2019 (v1), last revised 14 Jul 2021 (v4)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le dialecte alsacien : vers l'oubli

Résumé. *Le dialecte alsacien est soumis à une évolution rapide liée à la minoration de son statut face à la langue nationale. Les stades successifs du changement peuvent être illustrés par divers éléments, phonologiques, grammaticaux, lexicaux ou conversationnels. L'ensemble témoigne de la succession de deux unilinguismes, alsacien et français, en passant par un moment de bilinguisme dont ne subsistent aujourd'hui que de faibles traces.*

1. La situation linguistique de l'Alsace a fait l'objet d'une grande quantité de réflexions qui reposent sur le postulat de sa pérennité. Il en résulte des essais de théorisation qui, généralement, ne viennent pas des intéressés eux-mêmes : dès 1870, la déconnection de la langue - alsacienne - et de l'appartenance nationale - française - a fait l'objet d'un échange souvent présenté comme exemplaire. À Theodor Mommsen, champion de l'Alsace germanique, il est répondu que désormais elle est « une de nos provinces les plus françaises » et que la nature allemande de la langue n'est que de l'histoire : « c'est le reste et le signe d'un passé lointain » qui ne pèse rien face à « la volonté, les idées, les intérêts, les affections » (Fustel de Coulanges 1919 [1870] : 98, 100). L'érection de sentiments en données scientifiques relève d'une certaine naïveté mais, surtout, les opinions ne sont pas si tranchées encore au XIX^e siècle et on peut douter d'observations qui ne concernent que Strasbourg. Ernest Renan (1882 : 127, 156) reprend la thématique dans une conférence à la Sorbonne, le 11 mars 1882 : une langue ne fonde pas à elle seule le principe de son rapport à telle nation. Le moteur est « politique » et non « culturel » et « cela tranche la question. » Ce genre d'assertion suppose que la politique est indépendante du reste de la culture - qui peut demeurer alsacienne aussi bien. Comme celle de la France n'était guère connue dans la région à cette époque, on peut poser l'hypothèse que les Alsaciens imaginaient n'être jamais touchés par un changement radical venant de ce côté,

tout en préservant leur particularisme vis-à-vis des voisins de l'Est – une position qui relève plutôt de la générale tendance centrifuge du monde germanique.

2. Les mémoires sont courtes : « on a des noms un peu allemands, je me demande d'où ça vient. » D'aucuns croient que la 'germanisation' date de la dernière guerre. C'est à ce point qu'on est presque gêné de rappeler que la province a été parfaitement unilingue pendant plus d'un millénaire et demi, y compris durant les siècles qui suivent l'acte de naissance de l'Alsace française, en 1634, suite au relèvement des garnisons suédoises. Le dialecte est bien la première marque du petit pays, qu'aucun voyageur, comme Montaigne (1774, relatant un passage en 1580-1581), ne plaçait ailleurs qu'en Allemagne ou en « *Souisse* » pour « *Melhouse* », dans l'alliance avec les Cantons depuis 1515 : la *Stadtrepublik* participe avec eux à la bataille de Marignan. En 1789, Arthur Young (1889 [1792] : 205, 209) arrive à Saverne, dans un pays « *inhabitated by a people totally distinct and different from France* », où l'on se trouve « *veritabily in Germany* », où « *not one person in an hundred has a word of french.* » Quelques Alsaciens participent bien à la Révolution et à l'Empire, de François-Joseph Westermann (qui joue un grand rôle lors du sac des Tuileries en 1792 et participe aux atrocités de la Vendée) à l'un des Directeurs, Jean-François Reubell. Cependant, il n'en résulte aucune francisation profonde et stable. Au siècle suivant, en 1835-1836, les parents des élèves « se croient encore Allemands et leur langue, toute grossière qu'elle soit, est pour eux une nationalité qu'ils craignent de perdre » (Maillard 2016 : 434-435, 599, 667). Les témoignages de la période d'après l'annexion rejoignent la vision qu'on pouvait avoir à Berlin d'une « *urdeutsche Bevölkerung* ». Edmond About (1905 [1872] : 9-10), un observateur familier de la région, s'étonne d'une réalité si éloignée de l'idée qu'on se faisait en France du patriotisme des compatriotes des généraux alsaciens : « un aéronaute tombé du ciel pouvait encore, l'an dernier, se croire en Allemagne. Toutes les apparences concouraient à cette illusion : langue, costume, types, habitudes, aliments, boissons. Ce jargon rude et lourd, c'était bien l'allemand. » Pour l'essentiel de la population, la langue « est véritablement celle du pays » et l'« opposition populaire à la francisation » accompagne « une froideur visible dans les relations avec les *Welches* ». En 1918 encore, dans la vallée de Munster, les officiers disent : « Les Alsaciens ne sont pas comme ils devraient l'être » car « la population se sent pour l'essentiel

allemande » (Leser 1985 : 72-74). La conscience de la spécificité de la province était générale : **d Frànzosa han a àndrer Chàrakter** 'les Français sont d'un autre genre', avec ses **Midibriader** 'types du Midi' si différents. **S esch a Frànzos** 'c'est un Français' n'avait qu'un sens : ce n'est pas un Alsacien.

3. Jusqu'à la fin du dernier conflit, et même au-delà, l'emploi du dialecte était spontané partout, dans la rue, les magasins, au sein de l'administration ou de la

police, par exemple à Mulhouse – qui fournira l'essentiel des exemples qui suivent. Cette variété d'alsacien n'était pas l'apanage d'une frange populaire ou paysanne, ce qu'en France on appelle un patois. En dépit de la connaissance du français, il faut bien parler d'unilinguisme pour la majeure partie de la population, où jadis on n'utilisait pas le terme d'"alsacien" – **elsassisch** – comme de nos jours, mais celui d'"allemand d'Alsace" – **elsasserditsch**, ou simplement **ditsch** – à opposer au **hochditsch** officiel. Le remplacement de ces noms est consécutif au rattachement à l'Allemagne, après 1871, et au fait qu'en France la particularité d'une province revendiquée devait s'éloigner dorénavant de toute référence à l'étranger. Les poètes se chargeaient en tout cas de célébrer un parler senti comme un bien commun essentiel (Lustig 1928 [1896] : 97 – en conservant l'orthographe de l'époque) :

Die Sproch, wo Jung' un Alte 'Cette langue que jeunes et vieux

Im Elsass g'redt hân bis dohi En Alsace ont parlée jusqu'ici

Un hoch in Ehre halte Et tiennent en grande estime'

Ceci dit, la région est loin d'être uniforme et a même été qualifiée de *dialektologisches Paradies*. Les moqueries, plus ou moins amènes, ne manquaient pas. Des Colmariens, on retenait la palatalisation des vélaires : **Wàjner** et non **Wàgner**. Le **Sundgàibür** 'paysan du Sundgau' était un voisin folklorique. Les Bas-Rhinois, au parler traînant, bizarre, sont toujours qualifiés de **Bäkser** – un terme qui, au nord, s'applique au francique (Matzen 2000 : 15, 274-275). Une véritable agressivité n'était pas exclue : **gàng heim dü Bäkser** 'retourne chez-toi, espèce de **Bäkser** !'. À Strasbourg les attitudes n'ont pas ce caractère, mais on s'amuse de formes mulhousiennes comme **amel** 'bien sûr' et on en fabrique d'autres, erronées : **a betzgi**, pour **a betzi** 'un peu'. Les commentaires touchaient le

continuum alémanique : la Suisse, d'où certains pensaient que venaient les Haut-Rhinois, fournissait des plaisanteries courantes en dépit de sentiments plutôt sympathiques. Elles remplaçaient d'anciens jugements qui associaient ses ressortissants aux Souabes, dont le nom finira par désigner l'ensemble des Allemands : **fer a Schwobb un a Schwizer gebb i kä Krizer** 'pour un Souabe et un Suisse, je ne donne pas un *Kreuzer*'. Pour les Suisses en retour, les **Schàmbadissi** 'Jean-Baptistes' ('Alsaciens') – ou **Dissi** 'types' par aphérèse – venaient du **Gottverdàmmiländli** 'pays du dieu me damne'. Ajoutons que l'autodérision jouait son rôle et, même pour ses compatriotes, un Mulhousien était un **Milhüserlüser** 'vaurien de Mulhouse'.

4. Les formes très variables du dialecte n'empêchaient pas un profond sentiment de parenté vis-à-vis de la koinè. Partout dans la *Teuthonia*, elle se superposait sans dommage à des parlers plus ou moins éloignés de la norme écrite. En dépit d'opinions négatives touchant la morgue ou la brutalité d'une part de l'administration, le rapport au *hochdeutsch* est resté longtemps bonhomme et la pratique était suffisante, jusque dans les années 50, pour qu'on soit capable de monter un opéra en langue allemande dans un quartier ouvrier. On disait alors [d̥r 'mod̥sa:ʀd̥] 'le Mozart' et non [mɔza:ʁ]... Même après le dernier conflit, **Herr** devant nom propre était encore d'usage normal à Mulhouse, en lieu et place de 'Monsieur'. La littérature a conservé le souvenir d'un paysage où l'on passait sans problème du dialecte au parler des policiers d'origine prussienne – même si c'était pour en rire : **D'no froggt dr Kummessari [...] ~ Was habt Ihr ausjefressen ? Mir dünkt, die Sach is schlimm !** 'Alors demande le commissaire [...] Qu'avez-vous fait comme bêtise ? J'ai l'impression que l'affaire est grave !' (Zimmermann 1906 : 128). Des citations sentencieuses mélangeaient les langues de manière ludique : **het esch heute** 'aujourd'hui (en alsacien) c'est aujourd'hui (en allemand)', ou en intercalant, pour s'en amuser, un adverbe incorrect venant du dialecte : **er ist aben gegangen** 'il est descendu'. Les différences menaient à des difficultés où l'étymologie populaire jouait son rôle. Des approximations résultaient d'une mauvaise analyse des composés, comme dans le cas d'un sommet des Vosges : **Rhikäpfle** 'la petite tête ('sommet') du Rhin' (et non du 'ravin' : *Rainkopf*). Une ressemblance plus lointaine explique en **d Domàda fälla** 's'évanouir' ('tomber dans les tomates', *in die Ohnmacht fallen*) – parallèle à

'tomber dans les pommes ('pâmes)'). Avant-guerre, les enfants transformaient une exclamation non comprise, venue des films de l'époque, en simple cri d'encouragement : **gib ihm !** 'vas-y !'... Le caractère alémanique du dialecte demeure en tout cas frappant pour une oreille allemande, à l'exception des voisins immédiats. Outre les spécificités phonologiques bien connues, on pourrait multiplier les exemples touchant le lexique usuel. Ces éléments contribuaient au renforcement du sentiment d'appartenance des locuteurs à ce qui était encore une famille : **Mül** 'bouche' (*Mund*), **Hardäpfel** 'pomme de terre' (*Kartoffel*), **Kretzer** 'allumette' (*Streichholz*), **Umhangla** 'rideau' (*Gardine*), **Wässerstei** 'évier' (*Spüle*), **dr Butter** 'le beurre' (*die Butter*) et combien d'autres... Quelques termes entraient en concurrence avec ceux du *Schriftdeutsch*, mal prononcé : **Bluddkopf** et [**glaḍse**] 'calvitie' (*Glatze*), là où il faudrait un schwa en finale. La forme de nombre d'anthroponymes est particulière : [**ḍolfyas**] 'Dollfus', [**kʰɛxl̥a**] 'Koechlin', [**riav̥l̥**] 'Riebel' et il en va de même des toponymes, plus ou moins éloignés de leurs correspondants officiels : [**ḍurni**] 'Dornach', [**riad̥sa**] 'Riedisheim', [**ga:vil̥r̥**] 'Guebwiller', [**elhi:sra**] 'Illhausern'. Contrairement à l'allemand, [**fo'ge:sa**] 'Vosges' débute par une sourde...

5. Les essais de fixation d'une graphie stable et reconnue du dialecte constituent une bonne mesure de sa dépendance. Ils n'ont jamais abouti et se sont heurtés à deux écueils presque insurmontables, selon que le choix se portait sur la fidélité à la langue telle qu'on la parle ou sur la conservation à tout prix des habitudes allemandes. Dans le premier cas, on est confronté à la variété des formes : laquelle faut-il choisir ? Le strasbourgeois, dominant dans le Bas-Rhin, a des traits franciques particuliers et il est très mal reçu au sud, où il hérissé les Mulhousiens. Dans le second cas, il s'agit de donner à l'alsacien un statut et une force qu'il n'a pas dans l'usage réel et qu'il faut chercher dans le rapport inactuel qu'il entretient avec le standard précédent. Si l'alsacien est un dialecte « d'essence orale », selon l'opinion commune, toute normalisation de la graphie est refusée, jugée impossible ou, au mieux, « ridicule ». Le rapprochement désespéré du *Schriftbild* mène à de nombreux baroquismes qui répondent à une tendance au mélange, mais toujours au détriment du dialecte. Le procédé est habituel dès la période d'après 1871, avec une part alsacienne presque effacée et maquillage des diphtongues chez ceux qui tiennent le plus à s'affirmer face au standard, comme Auguste Lustig :

Traüm ‘rêves’, **eüch** ‘à vous’. Rien ne permet de retrouver le mulhousien **Vegel** ‘oiseaux’ derrière **Vögel**, identique à l’allemand, ni **Zemmer** ‘chambre’, ramené à **Zimmer**. Aujourd’hui, le partage est plus visible : la **Strauigass** ‘rue de la paille’ combine *Strau* et **Strài**, dont il ne reste que la finale surajoutée. À Strasbourg, l’allemand *zum* et l’alsacien **zem** sont mêlés dans **Zuem Strauwaawe** ‘Au Chariot à Foin’. La marque d’une voyelle, absente du dialecte et non perdue à partir de l’allemand, joue le même rôle de rappel du modèle théorique : **g’schäüt** ‘regardé’ (*geschaut*), **heb’di** ‘tiens-toi bien’ (*hebe dich*). Parfois, l’élision est fantaisiste : **t’ze eisch** ‘vers vous’ (*zu euch*). Tout ceci explique que la promotion du bilinguisme concerne surtout... l’allemand, bien plus que l’alsacien. Même après la dernière guerre, il arrive que les indications d’une pièce en dialecte soient rédigées encore dans cette langue (Grunder 1948). Ses formes, arrangées, remplacent à l’occasion des termes dialectaux dont on a honte face à un interviewer : **Küss** ‘baiser’ (*Kuss*) pour **Schmutz**, dont l’homophone signifie ‘saleté’. Parfois, il s’agit d’un décalque direct, avec un génitif incorrect en alsacien : **Fredensdüwa** ‘colombe de la paix’ (*Friedenstaube*). L’impact de la langue officielle pèse d’ailleurs du même poids partout et il faut remarquer qu’en Allemagne, le « *Strengthening of Standard* » est tout aussi fatal aux dialectes, ne serait-ce qu’à cause du vaste déplacement des populations après la guerre (Leopold 1959 : 133-134).

6. Ces comportements n’excluaient nullement une longue résistance de l’alsacien au nouvel idiome concurrent. Il demeurait indépendant du français et un nouvel arrivé, par exemple italien, devait l’adopter coûte que coûte – ce qui se produisait régulièrement. On comprend que l’emprunt à une langue sentie comme étrangère n’avait rien d’automatique. Les vieux locuteurs conservaient bien quelques latérales palatales disparues de la source : **Biljä** ‘billet’, **Güljodina** ‘guillotine’, mais dans la majorité des cas, l’emprunt subissait une ‘domiciliation’ formelle plus ou moins rigoureuse. Son origine, parfois seulement partielle, s’éloignait d’autant : **Briislakehl** ‘chou de Bruxelles’, **Galgamaani** ‘décalcomanie’, **Schàrabànk** ‘char à bancs’. Un qualificatif comme **Gräägalamää** ‘gringalet’ comporte une finale – suggérant un bêlement – qu’on ne trouve pas en français. Tout ou partie d’un polysyllabe peut être assimilé à un élément alémanique suffisamment ressemblant : **Bàmbelmüas** ‘pamplemousse’ (‘légume qui pendouille’), **Rennklodda** ‘reine-claude’ (‘(qui fait) courir-’), **Rossbif** ‘bifteck de cheval’

(‘cheval-’). Un certain nombre de composés ou d’expressions stéréotypées, rendus compacts, ne sont plus analysés : **gomifo** ‘comme il faut’, **nundadia !** ‘nom de Dieu !’. Dans la langue des plus jeunes, une injonction comme ‘à vos marques !’ est transformée en **amomaar**. L’article d’origine est intégré : **dr Lalüni** ‘le lalune’, **dr Làbbé** ‘le l’abbé’, tandis qu’une coupe fautive explique **a Quarium** ‘un aquarium’. Le changement peut demeurer purement sémantique dans le cas où ‘piano’ prend un sens figuré : **ufs piano fliaga** ‘tomber sur la figure’ (‘-sur les dents’). Au plan phonologique, la palatalisation de la voyelle postérieure fermée touche, par hypercorrection, de nombreux termes qui en sont dépourvus au départ : **Lüwis** ‘Louise’, **Rülo** ‘rouleau’, **schälü** ‘jaloux’. Déjà dans une poésie de 1900, on trouvait **ken rechte Güü** ‘pas de vrai goût’. Les nasales sont éliminées : **Bumbum** ‘bonbon’, **Godrà** ‘goudron’, **Güse** ‘cousin’. Quant à l’adaptation grammaticale, elle est constante et le pluriel à inflexion est étendu au français, de même que les alternances vocaliques liées aux diminutifs : **Schàmbeng** ‘jambons’, **Schönämle** ‘petit jeune homme’. Le diminutif se conjoint d’ailleurs librement à de nombreux termes plus ou moins plaisants : **Dudala** ‘toutou’, **Ruschala** ‘rouquine’ – et même **buschurala** ‘bonjour’. Les noms familiers, toujours précédés de l’article, sont pourvus d’une finale spécifique : **dr Gràbi** ‘le grand-père’, **dr Nabi** ‘le Napoléon’, **s Promni** ‘(le jardin de) la Promenade’. Ajoutons que l’origine précise ne se reconnaît pas toujours immédiatement quand la forme d’un toponyme proche provient du vernaculaire oral : **Beefert** ‘Belfort’ (localement *Béfort*). Le français n’est pas seul en cause et la source peut être italienne : **Ladermaschi** ‘lanterne magique’ (*laterna magica*), avec un premier composant confondu avec **Lader** ‘cuir’, et même russe à travers l’allemand : **bascholl !** ‘décampe !’ (*pascholl/пошёл*). Enfin, dans l’autre sens, l’installation des Alsaciens à Paris, ou simplement au-delà des Vosges – vraie frontière plutôt que le Rhin – est à la source d’éléments de vocabulaire bien connus : ‘choucroute’ (**Sürkrüt**), ‘marcaire’ (**Malker**), ‘sagard’ (**Sager**).

7. La diatribe d’après 1871 supposait un paysage linguistique intangible et presque idéal. Cependant, confronté désormais au français, le dialecte n’a jamais été partie prenante d’un bilinguisme généralisé, d’ailleurs plus que théorique dans l’absolu. L’étiquetage convenu des statuts – indigène, régional, ethnique, de groupe – ne répond pas vraiment à la hiérarchisation des idiomes ni au caractère

mouvant des usages. Il faut parler, au mieux, d'une « *asymmetrische Diglossie* » (Hartweg 1981 : 109), où le rôle de l'alsacien est celui d'une « *Abstandsprache* » (Kloss 1967 : 29). La cause première tombe sous le sens et il est presque oiseux d'insister sur l'impact de la société globale, en contradiction avec la vision benoîte qu'on a voulu en donner. Le jacobinisme n'a pas besoin de description et prend appui sur des arguments qui ont une validité permanente. On pourrait remonter à la Proclamation XXXII des « *Représentans du Peuple* », invitant les citoyennes de Strasbourg, le 25 Brumaire de l'an 2, « de quitter les modes allemandes ». Il est normal que la langue ait à suivre le mouvement révolutionnaire de « *francilisation* », d'autant qu'elle n'est qu'un fait culturel, donc superficiel croit-on. L'hostilité envers les parlers des provinces est très générale et les « sillons des dialectes féodaux doivent être rompus » au profit de la « langue de la liberté » (Chaurand 1972 : 162). Toutes les formes locales sont « immolées sur l'autel de l'état » par de véritables « *linguicides* » (Hagège 2000 : 139). Plus violemment, le Discours LXXI dénonce « une antipathie invétérée des *habitans* envers les Français » dont le titre était « naguère une sorte d'insulte ». On les dépeignait « comme des vagabonds [...] que le besoin attirait sur la frontière », à l'opposé des Allemands, des compatriotes auxquels on « devait un accueil fraternel ». Bref, « le sol était français, mais les cœurs appartenaient à l'Autriche » (Ulrich 1795 : 24, 126-127). Un Auvergnat, Jean-Baptiste Lacoste, déclarait bonnement que « tous les Alsaciens étaient des coquins » et qu'il « en ferait une fricassée » (Nougaret 1797 : 335).

8. En réalité, et en dépit d'efforts séculaires, le véritable et définitif tournant 'ethnolinguistique' ne date que de la période d'après 1945, où la pression s'est radicalisée pour des raisons évidentes. La politique de minoration du dialecte se traduisait par l'installation de fonctionnaires, parfois de langue d'oc sous-jacente, chargés de diffuser le français dans « un pays de couillons » où « ils parlent allemand », éventuellement qualifié de « *schpountz* ». En 1975, une Journée d'Étude sur la diglossie en Alsace dresse une liste de comportements et d'effets à l'école, la première concernée. Cela va de l'« attitude des institutrices dans les maternelles » aux réactions des inspecteurs primaires. Ils font des « remarques désagréables » lorsque les enseignants utilisent l'alsacien : « Mademoiselle, la langue nationale c'est le français, au revoir » (Philipp/Matzen 1975 : 3-4, 5). À

l'université de Strasbourg, un aparté en dialecte – vraiment très épisodique ! – entre deux professeurs stupéfiait les étudiants francophones ou provoquait les regards agacés des collègues. Un grand magasin anglais empêchait son usage par les vendeuses... Rappelons le refus du Conseil constitutionnel de laisser ratifier la charte européenne des langues régionales ou minoritaires, contraire à l'article 2 de la Constitution, puisque « la langue de la République est le français. » Les autres ne sont que « des menaces » : un important ministre s'étrangle devant un document officiel traduit en basque. À tout prendre, le rapport aux parlers barbares des campagnes est parallèle à ce qu'on pense des langues du fin fond de l'Afrique. Le compte-rendu du Conseil des ministres du 21 août 1985 précise que la langue française agit dans « le cadre de l'aide à la lutte contre le sous-développement ». De ce point de vue, le monde germanique n'est pas le mieux placé et, pour beaucoup, le Sénégal est plus compatible avec la France que l'Allemagne... Le critère esthétique joue un rôle important, plus efficace qu'aucune interdiction. De purs francophones ont « horreur de l'alsacien, encore plus moche que l'allemand ». Déjà Pantagruel réagissait au « *barragouin* » danois : « les Goths parlaient ainsi [...] ainsi parlerions nous du cul » (Rabelais c. 1533 : chap. IX).

9. Insistons sur le rôle de la population elle-même. Il faut bien dire que l'acceptation de la mainmise étatique est en accord avec la mentalité alsacienne. L'autorité se conteste difficilement et le réalisme confine à la religion. On peut parler de véritable soumission, « *einen Willen zur Anpassung um jeden Preis* » (Hartweg 1981 : 88). Les proclamations d'allégeance à la nation française sont vigoureuses à l'époque même où la pratique du dialecte est encore prédominante. Victor Muller (1939-1946 : 13) proclame **Allons Enfants de notre Alsace, Fir immer g'hera mir zu de Franzose. Mir bilde hitte d'Wacht am Rhi** '-pour toujours nous appartenons aux Français. C'est nous qui constituons aujourd'hui la garde au Rhin'. Tout à l'opposé de l'attitude des *Südtiroler*, cramponnés à l'allemand face à l'italien, les Alsaciens sont finalement les agents les plus efficaces de l'effacement de leur langue et les positions résolument dépréciatives étonnent plus d'un observateur étranger. Une vacancière explique : « je n'aime pas que des Alsaciens (ils sont gentils à part ça) viennent me parler alsacien au Club Méditerranée devant tout le monde. » En 2003 déjà, moins de 5% des locuteurs potentiels déclarent vouloir transmettre le dialecte à leurs enfants et,

quelquefois, jugent qu'il n'est parlé que par « les gens les plus bêtes ». Un universitaire avec une bonne pointe d'accent estime qu'on ne saurait philosopher avec le dialecte. Quand il est question de mettre en place une licence de langue régionale, ses propres spécialistes ne demandent aux éventuels étudiants ni connaissance de l'alsacien, ni de l'allemand. Dans le Haut-Adige, on appelle ce genre de comportement « *Verelsässerung* » 'alsacianisation'... À présent, lorsqu'on veut promouvoir la région, on ne dispose que de titres en français : **Kàifa sa doch s näia Büach 'Notre histoire'** 'achetez donc le nouveau livre-'. La part dialectale d'une conversation tend à se réduire de plus en plus et finit par quelques bouts de phrases, des séquences de pure connivence rappelant à intervalles réguliers qu'on est encore entre soi. Ce reste de sentiment d'appartenance explique la rotation presque aléatoire des langues au sein d'un discours alternatif : **wia gehts ? - ça va !** Un auditeur se penche vers son voisin à la fin d'un exposé en français : **hàsch äbis verstànda ?** 'tu as compris quelque chose ?'. On n'attend pas de réponse de formules comme **s esch aso !** 'c'est comme ça !', **wàss wanr !** 'que voulez-vous !'. L'inévitable **jo**, ancien 'oui', marque de constatation ou d'acceptation plus ou moins de mauvaise grâce, est mis à toutes les sauces : **jo, pensez-vous !** Tout ceci est d'usage délicat pour le non-natif quand **sälü bisàmma** 'salut tout le monde' est malencontreusement adressé à un interlocuteur isolé...

10. Naguère, l'effacement de l'allemand laissait l'alsacien face à une langue nationale peu susceptible de l'influencer au plan structural, ce qui a contribué un temps à sa conservation. Le submergement est tel de nos jours que la question est caduque ! Au départ, c'est le français qui joue le rôle de simple contrepoint conversationnel, d'abord limité à un mot : **Tiens, dr Frànz !** 'Tiens, voilà François !', **dr Train, dà pfiff** 'le train siffle', **dr Chef de Gare wird plogt** 'le chef de gare est importuné' (Lustig (1928 [1896] : 143). Une pièce de théâtre bas-rhinoise d'après-guerre poursuit : **Vous êtes très gentil, Monsieur. Awer ich gann au elsässisch redde** '-mais je peux parler alsacien moi aussi' (Grunder 1948 : 9). Le remplacement de la vélaire aspirée de [kʰɔn] 'peux' par une sourde douce marque la jeunesse du personnage, mais surtout un début de perte de compétence. Il fut un temps où le mixage s'est presque imprimé dans la synthématique elle-même. Un modèle d'« expolition » bilingue se traduisait par des composés pléonastiques, la « *Repetition of statement in two languages for*

Emphasis » (Hatch 1976 : 209-210) : **sovoilà** 'voilà'. L'effet comique était recherché de façon souvent consciente : **Gummilastik** 'élastique', **Kerzabüschi** 'bougie', **wàrmrvinchaudwi** 'vin chaud'. Une formule populaire comme **ça gehts ?** 'ça va ?' mélange les deux langues de manière fautive... Comme l'alsacien contemporain n'est plus opérationnel, des éléments de vocabulaire français remplacent aujourd'hui ceux qui ne viennent plus naturellement à l'esprit. Le résultat est frappant quand il s'agit de noms, d'adjectifs, de verbes très communs : **en a serrela hân i a jardinière** 'dans une petite serre j'ai une jardinière', **s esch wedder brouillard** 'il y a du brouillard à nouveau', **s esch net so salé** 'ce n'est pas si salé', **ech müass s bouillir loo** 'je dois le faire bouillir'. Les adverbes ne sont pas en reste : **mr müass s surtout net àbschnida** 'il ne faut pas le couper surtout', **s esch net uf dr Dàg près** 'ce n'est pas une question de jour'. Au final, il ne reste du dialecte que le seul article, devant un terme désignant, par exemple, une pratique internationale : **d skis de fond**, à la place des **Rennlatta** 'planchettes à courir' (*Langlauf Ski*) des années 30. Il en va de même d'une postposition dans **prends-le met** 'emporte-le'.

11. En écho, la haine ou du moins le rejet de l'Allemagne de la part de très anciens compatriotes est en soi une curiosité. L'Alsace doit être, décidément, un morceau de France attaqué par l'Allemagne, et non un morceau d'Allemagne qui a changé de tribu. On se sent très différents des voisins à présent : une femme de francophone, prenant à son compte le vocabulaire du conjoint, les qualifie de « *Bochetons* ». La version allemande des Dernières Nouvelles d'Alsace disparaît en 2008 : qui la lisait encore ? Son niveau linguistique faisait rire les vrais germanophones paraît-il... Les réactions ne sont qu'épisodiques et très étroitement limitées au plan économique. Quelques députés alsaciens rappellent que « la connaissance de l'allemand permet de trouver un emploi outre-Rhin. » Mais, lorsqu'on est obligé de parler, pour des raisons commerciales, ce qui est devenu une langue étrangère, c'est avec des intonations françaises. L'arasement phonétique se traduit par l'effacement de l'accentuation ou le remplacement systématique des aspirées par les correspondantes disponibles : [**tʰan**] 'Thann', réalisé comme 'tanne'. Aujourd'hui, d'éventuelles citations - **verboten !** - ne servent qu'à des fins de moquerie. Au pis, elles étalent l'ignorance d'une langue jadis connue de tous. On écrit **Hanssen et Gretel** ou **Kollaborateurs des**

zweites Kriegen. Il est évident que le *Standort Deutschland* ne voit plus d'avantage à recruter des Alsaciens pour ses usines badoises... Le rejet ne se limite pas à la région et, en Suisse alémanique, certains locuteurs, dressés contre l'emprise de l'allemand standard, répondent en anglais aux questions venant d'un étranger (Schiffman 1988 : 8, note 9). Dans les films portant sur la dernière guerre « on parle délibérément sec, à la prussienne, si bien que l'allemand devient antipathique et qu'on l'évite » (Amrhein Loosli 2003 : 15).

12. S'il faut malgré tout faire une concession à la réalité linguistique, on admettra que l'alsacien est germanique au sens le plus général, et non pas allemand ou alémanique. Il arrive qu'on tente d'aller plus loin en imposant l'idée que tout en Alsace procède de la même source gauloise qu'en France : **Elsàss** même ne viendrait pas d'***ali-lanti-sat** 'établissement en pays étranger', mais du celtique ***alisya-ed** '(le pays) au pied de la montagne'. Par conséquent, les Alamans « ne sont pas le fond de l'ethnie alsacienne », comme en témoigneraient l'hostilité envers les voisins, un accent tonique presque effacé (!), une toponymie systématiquement retouchée par l'administration franque (Arnold 1979 : 50, 229). Une telle vision, popularisée, se traduit par la croyance que les *Welsches* de Lapoutroie parleraient encore une forme de gaulois... L'antique nature celtique de l'Alsace est une évidence (elle participe même à la zone de formation du proto-celtique), mais les Alsaciens ne sont plus des Gaulois, ni les Bavares ou les Tchèques, à la place d'anciens Celtes eux aussi, pas plus que les Turcs ne sont des Hittites. Quelle que soit l'origine des Alamans et de leur nom, bien des vicissitudes ont affecté la zone et nous n'en sommes plus à l'époque de l'occupation des Champs Décumates ! En Alsace, la composition de la population a considérablement changé au cours des siècles, avec des apports venus de Suisse, du Tyrol, de Lorraine francophone, etc. : ceci ne change rien à la nature de la langue.

13. Lorsque tout rapport à l'allemand est refusé, ce qui reste d'alsacien est soumis aux approximations françaises de manière si radicale qu'on a de la peine à le reconnaître. De là, des graphies de la fricative vélaire au moyen d'une vibrante : **ér** 'je', **lor** 'trou' et l'improbable **Frongrir** 'France'. La chuintante est normalisée : **chéén** 'beau', **Chlouc** 'Gorgée' (une marque de jus de fruit), **Menchter** 'Munster'. Il en va de même de la semi-voyelle antérieure : **ya**, **yetz** 'oui, maintenant', ou

d'une séquence à vélaire et sulcale : **xundheit** 'santé'. La valeur sourde de la labiovélaire disparaît et l'on trouve **fiel** 'beaucoup', **ftami !** 'nom de dieu !'. Les voyelles postérieures sont rendues par des équivalents français très éloignés : **staurch** 'cigogne' – et spécialement dans le cas du 'a sombre' : **le spotz** 'le moineau' (un fromage), **schworts** 'noir', **gor net** 'pas du tout'. Le diminutif postposé est affecté d'une voyelle qui tombe du ciel mais 'fait français' : **gilerlé** 'coquelet', **drémalé** 'petit tambour', **trüdalé** 'trompette'. On remarquera que les adaptations formelles rejoignent allègrement ce qu'il faut bien appeler le 'je-m'en-foutisme' phonétique national, contrastant avec l'hilarité que suscitent les erreurs des étrangers. Tout nom un tant soit peu éloigné des habitudes hexagonales est réduit à quelque chose d'acceptable, souvent par inversion de l'ordre des syllabes ou des consonnes. Un 'médiologue' enquête à « *Saravéjo* », un metteur en scène cite « *Bretch* », dont il est un spécialiste. Reçoit-on un littérateur chinois pourvu d'un nom en « *Xi* », il commence comme Xavier. Les journalistes allemands, dressés au respect des habitudes du lieu, se sentent obligés d'adopter les manières françaises et disent « *Muellèr* », « *Grossèr* », « *Landèr* »... Bien entendu, les altérations concernent également la morphologie, simplement ignorée ou plus souvent ramenée au modèle disponible. Les expressions les plus idiomatiques subissent une sorte de compactage : **noumatrouff !** 'vas-y, attaque !', **kopfentominorenmol !** 'nom de dieu, encore un coup !'. Un composant de synthème est assimilé à un terme compréhensible, cette fois-ci français : **sous-brot**, en réalité **Süübrot** 'petit pain à un sou'. Le pluriel, purement graphique, est ajouté en finale : **Schneckes** 'escargots', **Wurschts** 'saucissons'. Les derniers essais de graphie alsacienne sur la scène mulhousienne sont plus que grammaticalement incorrects et témoignent de la même tendance : **em Milhusa, in de Alsace**. Le genre spécifique est proprement oublié : **d'Irakrieg** 'la guerre d'Irak', **d'r Fanenlied** 'le chant du drapeau'.

14. Au stade suivant, certains n'osent plus dire que l'alsacien est leur langue maternelle et ceux qui ont moins d'accent se moquent de ceux qui en ont plus et « parlent sur deux temps ». Des distorsions purement sémantiques cachent encore le dialecte : **route** 'rue', **sac** 'poche', ou bien **il est pour lui** 'il est célibataire', **tu les reçois !** 'on va te corriger !'. Les flottements grammaticaux demeurent çà et là : **la voisine est policier, en Bretagne il fait du voile**... D'autres avaient de

l'avance et, dès 1946, un Secrétaire d'État de la région singeait à la perfection le ton et le débit du modèle déclamatoire des officiels de l'époque, avec leur petit chevrottement caractéristique. Plus près de nous, un ancien du *'Barabli'* prononce ce nom avec une phonétique française, tant il faut se départir d'une marque de plus en plus gênante. « Où est passé l'accent ? On ne parle plus le patois ! » constate un Parisien de passage. D'ex-Alsaciens, établis ailleurs, en guettent les dernières traces pour s'en amuser. L'**Elsasser** s'est bien transformé en « *Alsaco* », en provincial ordinaire. Le public reprend à son compte les clichés imaginaires consistant à prononcer des mots à voyelle initiale précédés d'un souffle à la place du coup de glotte : **nous, les halsaciens** - habitude qui n'empêche pas l'élision de la laryngale là où elle est requise : [ɛndɛl] 'Händel. On peut en dire autant de l'assourdissement de la labiodentale : **fous afez fu, fraiment**. Que personne n'ait jamais parlé comme cela dans la région ne gêne nullement puisqu'il s'agit de partager des tics admis par tous. Ces procédés rejoignent en tout cas, traits pour traits, la manière dont Balzac, dès 1847, croit rendre l'accent d'un Allemand. Le Cousin Pons inverse le caractère sonore ou sourd des consonnes, procédé qui touche même celles qui ne sont pas prononcées : « *Fus recartez fodre hami* », « *ed gommend* ». Les essais de francisation des toponymes sont anciens pour certains : Kestenholtz et Sennheim sont devenus Châtenois et Cernay. À présent, [dã:baf] 'Dambach' finit par une chuintante, [altkiɣk] 'Altkirch' par une occlusive, [agenba:v] 'Hagenbach' n'a plus de laryngale et [stosvi:v] 'Stosswihr' débute par une sulcale. La vélaire de [kɛl] 'Kehl', en Allemagne, n'est plus aspirée, tandis que la voyelle est ouverte et brève. Pour les responsables du Club Vosgien l'Ortenbourg s'est transformé en [ɔʁtãbu:v] et FR3 Alsace parle d'[unzɛ:v] 'notre pays'. Les nouveaux quartiers évitent ces difficultés et fleurent d'emblée le Centre France : « La Fougeraie », « Les Roselières », ou la Provence : un club pour fillettes s'appelle « Les pitchounettes ». Dans le même esprit, des vigneron proposent de traduire les noms des vins et des crus : 'savagnin rose' pour gewurztraminer, 'Éperon' pour Sporen - à l'image du mot à mot de la 'sélection de grains nobles' (*Edelbeerenauslese*). 'Johnny' Hugel (1989) regrette les noms « à coucher dehors, [...] que même nous Alsaciens avons du mal à prononcer » (!) et qui empêchent en somme de vendre d'avantage. Si les noms germaniques des cépages sont conservés, « on va croire que les Allemands ont gagné la guerre. »

Çà et là et dans le même esprit, les 'pommes de terre de montagne' réinterprètent les **Roigabrageldi** de la vallée de Munster et un officier nommé Wagner insiste pour qu'on prononce son nom comme 'Vannier'... On n'oubliera pas au passage que le berger alsacien, qui porte ce nom en anglais - *Alsatian* - et dans la vieille pratique allemande (en 1974 encore chez Konrad Lorenz) est un berger allemand dans la région, conformément à la norme officielle.

15. Les décomptes approximatifs font état d'une évolution de la pratique et de la compréhension de l'alsacien, de 95% en 1900 à 80% en 1980, mais seulement à 52% déjà en 1962-68. Vu de plus près, 10% à peine sont capables d'une conversation suivie. Pour le reste, on aboutit à la perte de tout usage spontané et, au mieux, on n'a plus affaire qu'à des « semi-locuteurs » (Dorian 1977) qui ne peuvent plus fournir un discours long sans être littéralement farcis de mots français. Si, jusqu'à une certaine date, le Recensement Général de la Population (INSEE 1962) présente encore des statistiques de l'usage du dialecte, elles sont devenues sans objet. On constate, au cours d'une réunion au Mont Sainte-Odile (Mirguet/Frantz 2013), que la question de l'avenir de l'alsacien est oiseuse : « C'est évident qu'il n'en a pas ! » Demeurent de rares ruraux, d'un âge certain, à s'exprimer encore dans leur langue, tout aussi antique. Peut-être faut-il connecter cette résistance à la stabilité relative d'un univers mental, comme on l'a remarqué, « beaucoup plus riche » que celui de l'ouvrier dans son usine ou celui du Strasbourgeois (Philipp/Matzen 1975 : 8). Malheureusement, il faut suivre Gabriel Tarde (1922 : 63) : les « foules séniles » sont rares ! Les plus jeunes plantent le décor final et le passé n'a plus rien de fonctionnel pour eux - phénomène qui relève bien de l'actuel 'présentisme'. En 2012, 9% des enfants sont encore dialectophones : « La majorité des jeunes Alsaciens n'aime pas l'alsacien », ce sont eux qui « ont imposé le français au village » (Cellard 1976). La grand-mère est avertie : « surtout ne parle pas alsacien avec moi ! » Nulle part on n'en entend l'utiliser entre eux. Ils s'amusent à le caricaturer tout en s'esclaffant lorsque Achenheim est prononcé correctement, sans vibrante à la place de la vélaire. La génération précédente a subi l'appel d'air des éphébocrates par un entraînement mécanique. Le slogan « c'est chic de parler français » et l'impact du nouvel univers télévisuel - à la place de la famille proche des temps passés - l'ont emporté chez ceux qui avaient encore le choix, vérifiant enfin la prédiction de Germain Muller. En

bien moins de temps qu'une vie, le même locuteur qui n'a parlé que l'alsacien dans sa jeunesse, ne parle plus que le français quelques décennies plus tard. Il ne s'agit pas d'un changement progressif ni d'une série d'emprunts comme il en existera toujours, mais d'un basculement complet : « Qu'un seul mouton se jette en la rivière, [...] tous se noieront à tas » rappelle Jean de La Fontaine. La disparition du dialecte passe remarquablement inaperçue dans les villes, où on trouve surtout des « *rememberers* » silencieux. Les noms des rues y sont traduits sur les plaques, mais ce genre de bilinguisme relève du musée - sans visiteurs ! Lorsqu'on ne parle plus le dialecte, que signifie encore le mot Alsacien ? Il est curieux de constater, dans ces conditions, que 92% d'habitants déclarent être très attachés à leur province, contre 3% de ceux du Centre qui, de fait, se confond avec la France depuis toujours. Si le sentiment d'identité perdure au-delà de son expression langagière, il est à parier qu'il s'agit d'un ultime tremblement, d'un souvenir dont l'expression sociologique tend vers zéro. Le premier ministre proclame, le 14 octobre 2014 : « il n'y a pas de peuple alsacien. » Rien d'étonnant dans le refus des sénateurs alsaciens, en octobre 2015, votant eux aussi contre l'adoption de la charte des langues régionales. Les associations de défense du dialecte n'y peuvent rien, pas plus que celles qui veulent ressusciter le cornique ou le latin. Ce qui compte, c'est ce qu'on entend dans les grands magasins : des idiomes plus exotiques que l'alsacien !

16. La dissolution du dialecte débouche sur un vide supplémentaire, un véritable changement de référentiel qui pourrait donner lieu à des commentaires plus philosophiques que linguistiques. On estime à présent que « la culture française n'existe pas », ni celle des vieilles régions : « en quoi consiste l'essence de la berrichonnerie ? » (Maschino 1988 : 146, 151, 242). De fait, le rejet par sublimation de toute réalité ethnique est un concept... ethnique tout à fait local ! On ne peut être que *de jure* un représentant de l'universel et un Français a été perçu, plus souvent et plus simplement, comme un « *man a wiwi* », un 'homme qui dit oui oui'... Sa culture observable procède plutôt de l'accrétion de contenus venus d'ailleurs. Tout doit être métissé, de la cuisine à la « montagne plurielle » du Mercantour et à « l'investigation plurielle » des penseurs. Parfaitement hexagonale, l'Alsace ne peut que reproduire cette « identité cosmopolite » et les défenseurs de la région parlent eux-mêmes d'un « terreau bilingue » de nature. Un

médecin, auteur de recettes, présente le **Melechkafe** 'café au lait' – orthographié **Mellerkafee** – comme « un breuvage métissé à l'image de l'Alsace »... Le mélange réel est beaucoup plus limité et se confond avec l'extension du monde anglo-saxon, universel *de facto*. On se félicite de « l'extrême adaptation des productions américaines aux besoins de l'homme des métropoles industrielles », les revues de Broadway contrastant avec « l'affligeant spectacle des danses folkloriques en sabots » (Konopnicki 1982). En témoigne le fond sonore unique des radios et des lieux publics ! Tout terme non hexagonal est lu comme s'il ne pouvait qu'appartenir à cette sphère : [siba:ʁ] 'Seebach', [laoku:n] 'Laokoon', [laimz] le 'limes'. Jadis, l'alsacien assimilait les mots anglais et on disait ['nɛiɔŋg] 'New York' et ['vasiŋɔn] 'Washington'. Une finale en *-ing*, inexistante, était adaptée : **Buddin** 'pudding'. Pour l'heure, on assiste à la mise en place progressive d'un tout autre bilinguisme. Une séquence graphique à sulcale et laryngale est lue, nécessairement, comme une chuintante anglo-saxonne : [ɛnzifɛm] 'Ensisheim', [ʁidiɛm] 'Riedisheim'. La défense de la région est une *Alsatian Pride* et *I love Strossburi*, *I like wurcht*. Des policiers municipaux opèrent avec des vestes où l'on peut lire *NYPD*, un vin est fait *by* un tel dans un *Smart Dorf*, une bière est *black* et tel bistrot strasbourgeois, en face de l'ancien **Raawe Bruck** 'Pont du Corbeau', s'appelle *Raven*. Les prénoms familiers – ['sɛla] 'Marcel', ['ʃari] 'Charles', ['nɛɖi] 'Antoinette' – ont disparu, remplacés par ceux qui viennent du *show biz*. L'ordre syntaxique suit le mouvement : « Mulhouse Olympique Natation ». Dans la forêt vosgienne on croise des souches retaillées en petits personnages de Walt Disney... Reste que, pour l'instant, l'*interpretatio americana* n'a guère d'effet sur la compétence réelle des locuteurs et le vocabulaire germanique est calé sur la prononciation anglaise des... Français : [fœʁstpla:n] 'First Plan', [sɛlœ:ʁ] 'Thaler', [zi:gmylœ:ʁ] 'Seegmuller'.

17. Le bilinguisme est érigé en thème de recherche destiné à durer, mais il ne correspond qu'à un instant vraiment court entre deux unilinguismes, beaucoup plus habituels. En clair, on est passé d'une époque où l'on ne parlait qu'alsacien à une autre où l'on ne parle que français. Pareil changement ne produit aucun mélange harmonieux de l'ancien et du nouveau. Il fut bien un temps où certains se sont bercés de l'illusion d'une stabilisation de la mixité. René Schickele la rapprochait même de la nature chatoyante du paysage : « *Wonniges Land!*

Vielfach gemischt und so einzig » (1927 : 426). De fait, la « double culture » revendiquée (Hoffet 1951) ne traduit qu'une hésitation temporaire qu'un observateur américain qualifie de « *Failed Triglossia* » et de « *Failing Diglossia* » (Schiffman 1988 : 17). Tout s'achève par l'élimination de ce qui précède, ce que l'on pourrait bien appeler un 'démétissage' ! Au contraire des arguments des militants du XIX^e siècle – et de manière piquante – c'est dans le règlement du lycée qui porte l'un de leurs noms, le 'Fustel', qu'on lisait « il est interdit de parler alsacien. » Maintenant, l'existence millénaire du dialecte prend fin quand on ne sait plus prononcer les noms de ses propres toponymes, qu'on déclare en être fier ou qu'on se moque de ceux qui en sont encore capables. La discordance qu'introduit le rapport d'un État et d'une langue, pour lui allogène, se résout par l'harmonisation de l'appartenance nationale et de l'ensemble culturel correspondant. Avec un minimum de lucidité, il est évident que le phénomène est l'effet décalé d'une conquête militaire transformée en adhésion amoureuse. Ce qui reste de la région s'est englouti dans le gouffre du Grand Est ou, au mieux, se réduit à l'étroite « plaine d'Alsace » des bulletins météo. Le réalisme alsacien se préoccupe peu du maintien d'une langue qui, sous forme de scorie, ne ferait que signaler la séparation orgueilleuse d'un territoire à la définitive petitesse, sans autre raison d'être. L'exercice de la communication est la seule fonction sérieuse qui garantisse l'existence à long terme d'un idiome quelconque, et non la satisfaction de besoins psychologiques ou culturels supplémentaires – qui relèveraient d'autant de 'fonctions secondaires'. Au total, la disparition de l'alsacien, après celle du celtique, illustre un processus diachronique, regrettable mais banal, qui ne changera rien à la marche du monde ! Les *Parisii* ont bien abandonné le gaulois pour le latin...

Références

- About, Edmond (1905 [1872]). *Alsace 1871-1872*. Paris : Hachette.
 Amrhein Loosli, Christine (2003). Parlez-vous « schwizerdütsch » ? *Revue Suisse* 6, décembre.
 Arnold, Paul (1979). *Histoire secrète de l'Alsace*. Paris : Albin Michel.
 Balzac, Honoré de (1847). *Le cousin Pons*. Paris : Imprimerie de Boniface.
 Cellard, Jacques (1976). *Le Monde de l'éducation*, 20 septembre.
 Chaurand, Jacques (1972). *Introduction à la dialectologie française*. Paris : Bordas.
 Dorian, Nancy C. (1977). The Problem of the Semi-Speaker in Language Death. *International Journal of the Sociology of Language* 12, 23-32.
 Fustel de Coulanges, Numa (1919). L'Alsace est-elle allemande ou française ? Réponse à M. Mommsen, Professeur à Berlin. In *Questions contemporaines*

- (3^e éd.), 98-102. Paris : Hachette.
- Grunder, Charles (1948). *Madame Denise. Luschtspiel in 3 Akt*. Gundershoffen : Édition de Théâtre et de Musique L. Jaggi-Reiss.
- Hagège, Claude (2000). *Halte à la mort des langues*. Paris : Odile Jacob.
- Hartweg, Frédéric G. (1981). Sprachkontakt und Sprachkonflikt im Elsaß. In *Sprachkontakt als Ursache von Veränderungen der Sprach- und Bewußtseinsstruktur. Eine Sammlung von Studien zur sprachlichen Interferenz*, Heller, Karin und Wolfgang Meid (Hg.), 97-113. Innsbruck: Institut für Sprachwissenschaften der Universität Innsbruck (Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft).
- Hatch, Evelyn M. (1976). Studies in Language Switching and Mixing. In *Language and Man: Anthropological Issues*, William C. McCormack and Stephen A. Wurm (eds), 201-214. The Hague/Paris: Mouton.
- Hoffet, Frédéric (1951). *Psychanalyse de l'Alsace*. Paris : Flammarion.
- Hugel, Jean (1989). *Le Monde*, 4 février.
- INSEE (Direction Régionale de Strasbourg) (1962). *Recensement général de la population. « Langues parlées et religions déclarées en Alsace »*, vol. 1.
- Kloss, Heinz (1967). « Abstand Languages » and « Ausbau Languages ». *Anthropological Linguistics* 9/7 oct.: 29-41.
- Konopnicki, Guy (1982). *Le Monde*, 7 avril.
- Leopold, Werner F. (1959). The Decline of German Dialects. *Word* 15/1: 130-153.
- Leser, Gérard (1985). Munster pendant la première guerre mondiale : images de la guerre. *Société d'histoire de la vallée et de la ville de Munster*. Annuaire XXXIX : 67-119.
- Lustig, Auguste (1928 [1896]). *Gedichte in oberelsässischem Dialekt*. Mulhouse : J. Brinkmann.
- Maillard, Georges-Frédéric (2016). *L'intégration politique de l'Alsace de 1648 à 1870*. Strasbourg : Université de Strasbourg (Thèse de Doctorat d'Université. École Doctorale de Droit, Science Politique et Histoire) [en ligne].
<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01516771/document> (consulté le 16 octobre 2018)
- Maschino, Maurice T. (1988) *Êtes-vous un vrai français ?* Paris : Grasset/Fasquelle.
- Matzen, Raymond (2000). *Dictionnaire trilingue des gros mots alsaciens. Dialecte-français-allemand/Elsässisches Schimpf- und Fluchwörterbuch. Mundart-Französisch-Deutsch*. Barr : Le Verger.
- Mirguet, Olivier et Jacques Frantz (2013). *L'Express*, 11 juin.
- Montaigne, Michel de (1774). *Journal du Voyage de Michel de Montaigne en Italie, Par la Suisse & l'Allemagne, en 1580 & 1581*. Paris : Le Jay.
- Muller, Victor (1939-1946). *Sür un siësse Stunde*. Mulhouse : J. Brinkmann.
- Nougaret, Pierre-Jean-Baptiste (1797). *Histoire des Prisons de Paris et des Départements ; Contenant des Mémoires rares et précieux* (t.4). Paris : Courcier.
- Philipp, Marthe et Raymond Matzen (secrétaires de séance) (1975). *Journée d'Étude sur La Diglossie en Alsace 1er Mars 1975*. Strasbourg : Institut de Dialectologie de L'USHS, ms.
- Rabelais, François (c. 1533). *Pantagruel. Les horribles et espouvantables Faictz Et prouesses du tresrenomme Pantagruel*. Paris : Nicolas Cousteau.

- Renan, Ernest (1882). *Qu'est-ce qu'une nation ?* Conférence faite en Sorbonne, le 11 mars 1882 (2^e éd.). Paris : Calmann-Lévy.
- Schickele, René (1927). *Blick auf die Vogesen*. München: Kurt Wolff Verlag.
- Schiffman, Harold (1988). *Diglossia, Triglossia, and Language Shift: Some cases, some comparisons*. Seattle: University of Washington.
- Tarde, Gabriel (1922). *L'opinion et la foule*. Paris : Félix Alcan.
- Ulrich, Andreas (1795). *Recueil de pièces authentiques servant à l'histoire de La révolution à Strasbourg, ou les actes des Représentans du Peuple en mission dans le département du Bas-Rhin sous la tyrannie des Comités et Commissions révolutionnaires, de la Propagande et de la Société des Jacobins à Strasbourg*. Strasbourg : Dannbach et Ulrich.
- Young, Arthur (1899 [1792]). *Travels in France during the years 1787, 1788, 1789*. London: George Bell and Sons.
- Zimmermann, Alfred (1906). E latzer Griff. *Der Hausfreund. Unterhaltungs-Und Familienblatt* 16/20, April : 128.